



Magazine culturel d'Akadem – Septembre 2019

***Les perdants magnifiques, de Leonard Cohen***

***(Ed. Christian Bourgois)***

***Chronique de Jonathan Aleksandrowicz***

Leonard Cohen nous a faussé compagnie il y aura bientôt trois ans. Bien sûr, on peut dire qu'il vivra éternellement par ses chansons et que son souvenir sera pour nous une bénédiction à chaque fois que sa voix fera irruption sur nos radios et qu'on le fredonnera presque malgré nous dans notre douche. Mais le fait est que les morts sont morts, et pour longtemps. Malgré tout, ils peuvent parfois nous surprendre encore à leur mort défendant. Il faut pour cela remercier les éditions Christian Bourgois qui viennent de publier dans leur collection Titres l'un des deux romans de Leonard Cohen « Beautiful Losers » : « Les perdants magnifiques » en français.

Publié à l'origine en 1966, « Les perdants magnifiques » était pensé par Leonard Cohen comme un essai même si la narration le pose véritablement comme un roman. Je vous arrête tout de suite, et j'invite tous les fans de Leonard Cohen à la prudence. Enfin, nous verrons bien de quels fans il est question.

Parce que qui connaît véritablement le troubadour canadien sait l'importance qu'il accordait aux mots et n'ignore pas que son écriture jouait de l'ambiguïté et du mystère. Ainsi en est-il pour « Les perdants magnifiques ». Mais là, Leonard Cohen pousse cette tendance à son paroxysme. N'oublions pas que ce roman a été écrit en 1966 : on sent l'influence de la « Beat Generation » de Jack Kerouac et d'Allen Ginsberg. Kerouac pour le rythme syncopé qui ne s'arrête jamais. Ginsberg pour les accents spirituels hésitant entre prière et blasphème.

Leonard Cohen lègue ainsi un texte extrêmement cru, érotique, mystique, parfois délirant. C'est scabreux, érotique, halluciné. En un mot : c'est totalement insensé. Et cela pourra rebuter au premier abord. En vrac, il y est question : du suicide de la femme aimée, d'une indienne native américaine convertie au catholicisme et aujourd'hui canonisée, des Juifs, de drogue – de drogue surtout : on dit que Leonard Cohen était rarement sobre pendant l'écriture de ce roman. C'est pourquoi ces mêmes thèmes éclatés s'entrecroisent d'un paragraphe à l'autre. Ils s'entrecroisent même parfois au sein d'une même phrase. Je vous l'ai dit, c'est un roman qui pourra rebuter au premier abord, voire au second.

On y lit aussi la nécessité de s'arracher à un mode de vie bourgeois, aux vies déjà écrites, dans lesquelles nos pierres tombales sont déjà prêtes et n'attendent que notre date de décès pour signifier que l'on n'a jamais vécu.

Et cela peut malgré tout parler à tout le monde. On sent chez Leonard Cohen les montées en prières qui finissent en crachats parce que nos mots ne disent pas l'étendue de notre peine. On sent le désir d'un ailleurs, d'un en-haut-de-là. On sent le désir d'être entendu par Dieu même si on se comporte comme moins qu'un homme. On comprend aussi pourquoi le blasphème est un moyen de se rappeler à son bon souvenir.

« Les perdants magnifiques » est donc le roman d'un homme qui ne veut pas mourir et qui ne sait pas comment vivre. Et voilà qu'un demi-siècle plus tard, Leonard Cohen nous quittait. Peut-être a-t-il pris congé de la vie comme il a pris congé de son roman.